50e ANNÉE (5e SÉRIE) N° 13 30 MARS 1933

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en Théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. La guerre à l'idée de Dieu menée par les Soviets dans tout l'univers. — Méthodes générales. — II. Exemples de cette guerre hors d'Europe, aux Indes, au Pérou, au Canada. — III. Exemples en Europe : en Bulgarie, en Allemagne, en Belgique. — Conclusions. — IV. Où en est l'exécution du plan quinquennal. — Le moujik contre les Soviets. — V. La Pologne et son esprit, — l'âme catholique de la Pologne actuelle. — VI. Que penser de la thèse de M. Jacoby sur la naissance de Jeanne d'Arc, qu'il fait descendre de Louis d'Orléans et d'Isabeau de Bavière ? Quel fut le rôle de Jeanne des Armoises ? En quoi consistait le « Secret » de Jeanne ?

I

A plusieurs reprises, nous avons parlé ici-même des projets de croisade antichrétienne et antireligieuse du bolchévisme dans le monde entier. Il s'agit bien d'une sorte d'apostolat à rebours, et l'on oserait presque dire : de l'œuvre « technique » de l'ANTECHRIST dans le monde. Mgr d'Herbigny, dont toute l'Eglise connaît la haute compétence dans les questions religieuses concernant la Russie, pousse un nouveau cri d'alarme (*Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 février). Son étude, très nourrie de faits et de preuves, a pour titre : *La Propagande soviétique antireligieuse.* Il n'y est pas question seulement de la destruction systématique de l'idée religieuse en Russie, mais surtout de la croisade poursuivie dans tout l'univers contre la religion chrétienne. Un plan a été dressé à Moscou. Ce plan a été mis au point pour chaque pays depuis 1930. Les militants en ont ordonné, en octobre 1932, l'exécution intransigeante, partout à la fois. Si l'on a entendu un communiste, en pleine Chambre française, dans la séance de nuit du 25 au 26 février, faire une charge à fond contre « les Messieurs prêtres », c'est, suivant toute vraisemblance, en application de ce plan. Nous devons être avertis, dans le clergé, de cette recrudescence de la lutte. Il s'agit d'un combat sans merci, d'une guerre à mort à toute croyance religieuse, mais tout particulièrement à la foi chrétienne et à la foi catholique romaine.

Le bolchévisme a cherché à copier les méthodes mêmes de l'apostolat traditionnel de l'Eglise. A Moscou, des *séminaires* spéciaux (c'est l'expression employée) forment les missionnaires de cette « propagande ». Quel est le but suprême poursuivi par les dirigeants ? Cette guerre à la religion est-elle voulue pour elle-même, par une sorte de haine infernale de l'œuvre du Christ, ou bien n'est-elle qu'un moyen considéré comme nécessaire à l'avènement de la Révolution universelle ? Les deux points de vue ne s'excluent pas et il est probable que, suivant les esprits, c'est tantôt le premier aspect, tantôt le second qui domine.

Jusqu'à 1930, on peut dire que l'apostolat antireligieux était conduit sourdement. Mais il a passé depuis au premier rang. Les ordres de Moscou sont formels. On voit apparaître, en différents pays, des groupements calqués sur ceux des athées de Moscou : les *Bezbojniki.* Ainsi, en Allemagne, les *Kämpfende Gottlosen ;* en Angleterre, les *Militant godless.* Il est probable qu'avec une sûreté de coup d'œil vraiment satanique, le bolchévisme a nettement vu que les campagnes d'ordre politique ou économique trouvaient l'univers capitaliste en defiance et rencontraient une résistance dangereuse, tandis que les sociétés modernes, pourries d'incroyance dans les hautes sphères bourgeoises, se prêteraient beaucoup mieux à une offensive antireligieuse. N'est-ce pas sur ce point que bourgeois et prolétaires, adversaires acharnés dans le domaine politique, se trouvent le plus naturellement unis ?

L'un des principes de Lénine, c'est que les Révolutions se font par des minorités soigneusement entraînées et « échenillées ». Ce que Moscou veut, c'est dans chaque pays un tout petit nombre d'agents, aveuglément soumis à toutes les directions du parti, résolus à tous les genres d'action, « capables de soulever et de guider aux jours d'émeute les masses non-embrigadées, mais brusquement prises en main pour renverser les pouvoirs établis. » Les cellules communistes reçoivent constamment l'ordre de s'épurer elles-mêmes, d'éliminer les partisans de Trotsky, puis ceux de Kamenev, puis ceux de Zinoviev. « Car le but est de s'emparer du pouvoir avec une poignée d'hommes et de s'y maintenir par le terrorisme le plus implacable. »

La religion, avec ses scrupules continuels, est assurément le plus grave obstacle qui s'oppose à ces desseins. Elle contient les masses par le sentiment de résignation et de fraternité qu'elle prêche. Elle arrête le bras du terroriste par des considérations sur la douceur et la bonté envers les hommes et sur le respect des consciences. Elle est capable

d'engendrer des martyrs, si l'on pousse à fond la persécution ou la violation des droits de la conscience religieuse. De toute façon, elle est le rempart à abattre avant de pouvoir aller plus loin.

Mais si le bolchévisme compte sur l'action d'une élite peu nombreuse, il a besoin aussi, pour se développer, de masses devenues pratiquement indifférentes en matière religieuse. C'est pourquoi son meilleur auxiliaire, pour la lutte qui s'engage, dans tout l'univers, contre l'idée de Dieu et l'idée de religion, c'est *l'école neutre et athée.* Cela, ce n'est pas nous qui le déduisons ou le constatons, c'est lui-même qui l'affirme. La revue bimensuelle *Antireliguioznik,* dans ses n^os de juillet et août 1932, a étudié très attentivement l'*Organisation religieuse en France.* L'auteur de ce travail se montre intelligent et bien documenté. Il reconnaît les résultats, pour lui stupéfiants, que le clergé et les catholiques, fidèles aux directions sociales de Léon XIII et de Pie XI, ont obtenus dans le domaine social. Mais il manifeste, ainsi que les publications de toute espèce du parti, une confiance sans bornes dans la propagande de l'école neutre. Le bolchévisme est même tellement frappé des résultats acquis en France par la Révolution qu'il préconise dans tous les pays le programme scolaire qui a été suivi en France depuis 50 ans : suppression de l'enseignement religieux dans toutes les écoles d'Etat (ou tout au moins suppression de l'obligation pour cet enseignement), suppression des écoles confessionnelles, constitution de syndicats d'instituteurs dans lesquels le communisme soit représenté, organisation de noyaux d'instituteurs communistes donnant le ton à ces syndicats et les poussant à la Révolution [1]. Le bolchévisme reconnaît, du reste, que la France est capable de lui opposer encore une grande résistance, en raison de la situation que le clergé y garde sur le double terrain scientifique et social. Il y a donc deux choses qu'il redoute par dessus tout, — et ceci est à noter très spécialement, — ce sont nos *Universités catholiques* et la vie scientifique qui les anime, d'une part, et nos *Œuvres sociales* d'autre part. A nous de faire notre profit de cette double constatation !

A côté de l'école neutre, ce que le bolchévisme cherche à utiliser pour ses fins, c'est le théâtre et le cinéma. On ne saurait croire le degré de fureur antireligieuse qui se dégage de certaines représentations données, en de petites salles, par des troupes entraînées, sur des thèmes hostiles à la foi. « Les spectateurs y sont excités au point que souvent ils se précipitent, vers la fin, au milieu des acteurs pour fouler aux pieds, avec eux, le Crucifix ou des images pieuses, ou la Bible, ou les symboles eucharistiques. » Ces drames existent actuellement en russe, français, flamand, anglais, probablement en polonais et espagnol, peut-être en portugais.

Le bolchévisme mène de front la lutte dans les milieux masculins et féminins. Les revendications spéciales aux femmes sont les suivantes :

> « Lutte contre la loi qui interdit l'avortement. L'avortement doit être exécuté gratuitement dans les hôpitaux par des médecins, chaque fois que les parents sont malades ou ne peuvent entretenir leurs enfants. Mise en vente des moyens anti-conceptionnels et des livres qui en expliquent l'usage. Il faut exiger encore des conférences qui expliquent aux femmes les moyens d'éviter la grossesse. Il faut comprendre que les lois actuelles contre ces moyens viennent des bourgeois à qui il convient que les prolétaires soient nombreux pour être mieux exploités. »

Après ce rapide regard sur les méthodes et les visées générales du bolchévisme dans sa lutte pour l'athéisme mondial, il convient de faire voir, par quelques exemples choisis, ce que sont ses méthodes particulières suivant les pays. Il fait preuve en effet d'une habileté vraiment infernale et sait admirablement se camoufler pour arriver à ses fins, lorsque c'est nécessaire.

II

Aux Indes, le bolchévisme tient compte de la susceptibilité particulière de la population. La propagande commença, au lendemain de la guerre, par des brochures et des pamphlets de toute nature. On se servit surtout des Indiens de la marine anglaise et des autres marines européennes, pour la diffusion de ces brochures incendiaires. Un chiffre donnera l'idée de l'importance que les Soviets attachent à cette campagne : la Commission coloniale de la III^e Internationale y a consacré, jusqu'à présent, 500.000 livres sterling, donc près de 50 millions de francs !

Mais le communisme se garde bien de combattre à visage découvert, dans les Indes. Au fameux procès Meerut, en 1932, il a été établi que les révolutionnaires hindous se dissimulaient depuis longtemps sous des dénominations religieuses. Un code secret, d'aspect religieux, servait et sert encore au *Secrétariat travailliste du Pan-Pacifique* qui est chargé de préparer l'*Union soviétique des Etats du Pacifique.* De plus, les communistes se dérobent derrière les revendications nationalistes locales. Ils savent bien que Gandhi n'est pas avec eux ; mais ils estiment que son action leur est profitable et qu'elle est plus efficace que celle d'un communiste maladroit. Ils se glissent donc dans les associations nationalistes. Ils entrent au Congrès hindou. Ils mènent la lutte contre les Anglais et la domination anglaise. Flairant un piège dans l'organisation d'un parti anglais *communiste,* légalement constitué, ils ont refusé d'y entrer. Ils répudient même le mot de communiste, pour mieux cacher leur action. Ils ne parlent point de Moscou et dérobent aux regards les liens qui les rattachent à la capitale révolutionnaire. Ils se contentent de mener ardemment la lutte contre les religions, toutes les reli-

[1] Il est à remarquer que les bolchévistes considèrent comme plus dangereux et plus gênants pour eux les chefs socialistes et radicaux, parce qu'ils sont plus habitués que les hommes de droite à capter l'opinion publique.

gions. Ils avaient fondé, en 1930, une *Association anti-sacerdotale*, qui l'année suivante changea son nom pour celui d'*Association rationaliste de l'Inde* (février 1931). Cette Association énonçait ainsi son but dans le journal socialiste de Bombay, le *Sunday Advocate :* « Combattre toutes les croyances et habitudes religieuses ou sociales qui ne peuvent supporter la critique de la raison, et viser à créer une mentalité scientifique et tolérante parmi les masses de ce pays. »

En 1932, il s'est formé en outre une Société des *Amis de l'Union soviétique*. Evidemment, ce sont les mêmes hommes qui font partie de ces divers groupements. Ils poursuivent le même but : détruire l'idée religieuse et préparer la Révolution mondiale.

L'un des arguments les plus forts de ces sociétés, c'est la vieille organisation des castes. Le bolchévisme prétend en faire retomber la responsabilité sur la religion en général. Il annonce la fin d'une civilisation fondée sur des mensonges : la civilisation religieuse, créée par des prêtres orientaux. « De même que les aristocraties féodales devront constater un jour qu'il n'y a plus de système féodal, le jour viendra aussi où les prêtres devront avouer qu'il n'y a plus d'Eglise. » — « Les bolchévistes triompheront des profiteurs parce qu'ils ont la puissance motrice, la foi en leur idéal, qui manque à la civilisation de nos profiteurs ! » — C'est par des phrases de ce genre, rares à la vérité, mais significatives, que l'ensemble du mouvement prend sa physionomie réelle, sous les camouflages qui le dissimulent.

Le chef du mouvement communiste aux Indes est un indigène qui a pris le faux nom de Roy et qui est marié à une communiste américaine, née Trent. C'est ce Roy qui a fondé, dès 1923, l'*Association des marins des Indes* qui lui a principalement servi à répandre dans les Indes les publications de propagande soviétique.

Si des Indes nous passons dans l'Amérique du sud, nous constatons que le communisme s'est introduit au *Pérou* grâce à des groupes d'intellectuels révolutionnaires dont les plus connus furent Gonzalez Prada, Carlos Mariategui, et Haya della Torre. C'est ce dernier qui est actuellement le chef du parti. Ici encore, et même d'une façon plus accentuée qu'aux Indes, le communisme affecte de s'appuyer sur les traditions indigènes et nationalistes. La thèse commune à tous les révolutionnaires est que l'Amérique doit vomir tout ce qui est Européen, tout ce qui est d'origine européenne, religion et civilisation, pour revenir à ce qu'ils affectent de nommer le communisme des Incas et l'antique civilisation païenne du pays : « Redevenons Américains, et pour cela cessons d'être chrétiens ! »

Il paraît que ce retour en arrière serait la formule même du progrès ! On n'est pas très logique dans ce monde-là. Par contre, on est très conscient d'une supériorité acquise au moyen de l'abandon de toute idée religieuse : « Comme les anthropoïdes, au moment d'arriver jusqu'à l'homme, perdent leur queue, de même les intelligences, quand elles se perfectionnent, se dépouillent de toute religiosité. Les religions sont comme une sorte de gangue cristallisée autour de l'humanité : impossible d'avancer, sans briser cette enveloppe. »

On admirera l'assurance de cette formule, surtout dans sa première partie. Ne dirait-on pas qu'il est absolument courant, de nos jours, de voir des anthropoïdes, — disons des singes, — perdre leur queue et faire leur entrée solennelle dans les sociétés humaines ! Il nous semble prudent d'attendre que nous puissions être témoins de ce phénomène intéressant pour en tirer les conclusions qu'il pourrait comporter. Ce ne serait pas, au surplus, même un commencement de raison pour « abandonner toute religiosité. »

Quoi qu'il en soit, les intellectuels péruviens, grisés de leurs prétentieuses affirmations, veulent profiter de la vogue dont bénéficient en ce moment les études historiques et archéologiques. Ils présentent audacieusement l'organisation sociale des Incas comme une sorte de socialisme spontané. A les entendre, le communisme ne serait pour le Pérou qu'un retour à ses origines ancestrales ; le communisme n'est pas une Révolution, c'est la lutte contre tout apport étranger, c'est la fidélité aux traditions ancestrales. « Vous représentez 75 % des Péruviens, libérez-vous ! Vous représentez 75 % de toutes les populations sud-américaines, libérez-vous ! Constituez l'Internationale de la race indigène dans toute l'Amérique du Sud ! » Voilà ce que disait le Dr Gamio au Congrès scientifique panaméricain de Washington.

« Comprimée depuis quatre cents ans, notre communauté indigène va s'insurger en communisme indigène, relevant enfin notre technique du travail, la physiologie de la race et sa noblesse morale. » Voilà ce que déclare de son côté Castro Pozo.

Le premier chef moscoutaire du Pérou fut Carlos Mariategui. Il est mort en 1930 à 30 ans. Ses funérailles, célébrées au chant de l'Internationale, furent un triomphe ; le gouvernement même s'y fit représenter officiellement. Il paraît qu'à ses derniers moments il était en marche vers un retour complet au catholicisme. C'était une âme foncièrement religieuse, qui répudiait le vulgaire anticléricalisme issu des loges maçonniques. Il vivait d'une façon austère et courageuse. Il affectait même une certaine différence d'attitude, au point de vue religieux, avec les Soviets, tout en se dirigeant dans le même sens. « La révolution, disait-il, est toujours religieuse... Peu importe que les Soviets proclament que *la religion est l'opium du peuple*. Le communisme est essentiellement religieux. — L'athée peut être non seulement un ascète moral, mais le prédicateur d'une croyance, le confesseur d'une foi... Il propage un athéisme religieux... [1] »

[1] *Ensayos* (Essais), p. 195.

Ces idées ont fait leur chemin. Elles sont propagées actuellement au Pérou par une Revue universitaire communiste : *Vangardia (L'avant-Garde)*, et par la *Sierra*, violemment antireligieuse.

Comme les moscoutaires déclarés sont mal vus dans le pays, les communistes, là-bas comme aux Indes, évitent de se donner le nom qui leur convient le mieux. Ils se nomment *Panaméricains*. Ils constituent une société l'*Alliance populaire révolutionnaire américaine* ou A. P. R. A., née en décembre 1924. Volontiers, les membres insistent sur ce qui les sépare du marxisme classique. Comme l'industrie est à peu près nulle dans la région, ils s'adressent aux masses rurales, et s'appuient sur les employés, les maîtres d'école. Ils tendent à constituer l'*Union des Républiques sud-américaines*. Mais toutes les tentatives de camouflage ont été déjouées par la publication de diverses lettres saisies au cours d'une perquisition dans les bureaux de l'*Apra* (A. P. R. A), à Lima. « L'Apra, disait l'une de ces lettres, datée de 1929, doit éviter le titre communiste. Il serait un épouvantail, et sans lui nous travaillerons mieux à la Révolution... Préparer la Révolution, voilà la véritable action marxiste... Les chercheurs de titres et de déclarations ne sont que des romanciers et des métaphysiciens... »

On a pu préciser depuis que l'Amérique du Sud constituait, dans le plan mondial des Soviets, les régions 7 et 8. Mais une réorganisation a eu lieu dans l'été de 1932. Moscou laisse dans la 7e région de propagande l'Uruguay, l'Argentine et le Paraguay, avec Montevideo pour centre. La 8e région comprend la Colombie, le Venezuela et les Guyanes; mais une 9e région, qui a pour centre Valparaiso, comprend désormais le Chili et le Pérou.

« D'horribles cruautés marquèrent, en juillet 1932, les journées communistes de Trujillo, extrêmement sanglantes et impies. Le mot d'ordre, trop bien exécuté, était de massacrer toutes les autorités constituées : il fallut une véritable expédition militaire pour réprimer la révolte communiste. Les Apristes avaient coopéré activement avec les communistes déclarés. »

Nous nous persuadons facilement que les régions de l'Amérique du Sud, victimes d'un climat déprimant et de traditions morales assez relâchées, doivent offrir une moindre résistance à l'assaut de la Révolution. Par contre, nous aurions tendance à croire presque invulnérable un pays de foi tel que le *Canada*. Le communisme n'a pas craint pourtant de s'y introduire et y déploie une activité formidable. Il utilise les éléments venus de l'émigration. Le Canada est encore un « pays neuf »; il y a de vastes régions à peine occupées. Les apports étrangers offrent un mélange de races très favorable à la propagande athée et communiste, surtout les immigrés de Russie et des juiveries polonaises. Le communisme s'adresse surtout à la jeunesse, parce que les enfants nés au Canada y ont plein droit de cité, on ne pourrait pas aisément les expulser. « C'est avec eux, disent les militants, que nous conquerrons le pouvoir. » Ils s'attaquent à la religion comme au premier rempart à faire tomber « Si vos parents veulent vous faire prier, résistez-leur, » enseignent-ils. Un petit théâtre a été organisé pour tourner en ridicule la religion et ses représentants.

Les deux centres principaux de propagande sont Montréal pour la région de langue française, et Toronto pour la région de langue anglaise. A Montréal, les communistes ont une Université populaire, dont les conférences et les tracts visent à entraîner à l'apostasie les Canadiens catholiques. Le grand argument des communistes est *le chômage*. On s'adresse aux malheureux chômeurs : le parti bolchévique leur offre du travail, mais il exige une profession d'athéisme. Il a réussi à attirer de pauvres ouvriers sans travail, dont beaucoup se sont repentis ensuite et ont révélé les moyens odieux de pression mis en œuvre pour les gagner : « Tes enfants meurent de faim, tu auras du pain si tu apostasies ! » Des formules d'apostasie dûment signées arrivent chaque mois à l'Archevêché. Heureusement, la plupart d'entre elles sont suivies de réconciliations avec l'Eglise. Si les communistes sont si durs avant d'être les maîtres, que feraient-ils une fois au pouvoir ?

L'action communiste au Canada était devenue si inquiétante qu'elle a provoqué une intervention de la justice. Les huit chefs du parti furent condamnés en première instance par le tribunal de Toronto, pour constitution de parti illégal, le 12 novembre 1931. Sur appel, ils furent condamnés de nouveau, le 19 février 1932. Depuis lors l'agent du *Komintern* qui dirigeait le parti à Toronto a disparu ; mais ses ordres arrivent toujours.

Une organisation très complète couvre tout le pays. Il y a neuf régions. Chaque région est divisée en secteurs, et dans chaque secteur six bureaux se partagent le travail. Le bureau le plus important est le second : celui de la propagande et de l'agitation révolutionnaire. Son but est de provoquer des manifestations, des grèves, de choisir et de former des coopérateurs et de futurs dirigeants. C'est surtout les jeunes que l'on vise et on va les chercher jusque dans les écoles. Le groupe des *Jeunes Pionniers* se recrute parmi les enfants de 6 à 12 ans. Celui des *Jeunes Camarades* va de 12 à 16 ans. Il y a en outre des organisations post scolaires pour achever la formation bolchéviste de la jeunesse. Cette activité a déjà obtenu des résultats : aux élections municipales de 1932, le candidat communiste a obtenu 6.000 voix, le double de ce qu'il avait eu antérieurement.

La tactique communiste est de tenir en haleine les troupes révolutionnaires par de fréquents conflits avec la police. « Rien n'est plus instructif, disent les chefs, qu'un combat avec la police. » Ce sont des combats de ce genre qui préparent la lutte décisive. On peut recruter parmi les chômeurs d'excellents éléments pour les brigades de choc. Autre remarque psychologique : « Partout où le

parti est assoupi ou n'intéresse pas, le moyen le plus efficace pour conquérir de bons adhérents, c'est d'organiser des meetings révolutionnaires se terminant autant que possible par des conflits violents avec la police. Les adeptes que nous recruterons alors seront d'excellente qualité. »

Il est clair que la crise formidable que traverse le monde et dont le Canada souffre tout particulièrement offre une occasion unique au bolchévisme pour sa propagande auprès des masses. Ce n'est que par l'application courageuse des doctrines sociales de l'Eglise que l'on pourra préserver le monde ouvrier du mirage décevant que l'on essaie de dresser devant ses yeux : le communisme renversant le régime actuel et instaurant, par la magie de ses méthodes, le paradis terrestre !

III

On vient de voir l'extrême activité du bolchévisme athée et antireligieux dans les pays extra-européens. Ce ne sont que des exemples. La propagande communiste est absolument universelle. Aucune région habitée n'est hors de ses atteintes. Et la Chine en particulier compte parmi les pays dont la bolchévisation est le plus avancée.

Mais c'est encore en Europe, comme il fallait s'y attendre, que le mouvement est le plus hardi, le plus fort, le plus passionné. Et en Europe plus qu'ailleurs la propagande antireligieuse tend à supplanter et plus probablement à masquer les préparatifs de la Révolution mondiale. Partout Moscou s'adapte aux circonstances. Le communisme inspire de la défiance ; mais l'athéisme trouve des sympathies même dans les milieux bourgeois. Or, tout ce qui nuit à la religion et spécialement à l'Eglise catholique est vu par le communisme comme un instrument de triomphe. Nous avons cet honneur d'être considérés, nous clergé catholique, comme les plus redoutables adversaires de la Révolution communiste. Au contraire, quiconque attaque la religion, même s'il n'est pas lui-même communiste, fait tout de même l'œuvre du communisme.

En *Bulgarie*, au lendemain de la guerre, le communisme avait essayé de s'emparer du pouvoir ; il a été écrasé en septembre 1923 et une loi de janvier 1924 a organisé la défense de l'Etat. Le parti communiste a été dissous, mais il subsiste en cachette. C'est lui qui a fait sauter la cathédrale orthodoxe de Sofia, le 16 avril 1925, lors des funérailles du général Guiorgueff, tombé trois jours auparavant sous les balles des communistes. La sentence du tribunal militaire du 11 mai 1925 parle de plus de 150 morts et de 500 blessés au cours de cet attentat. Les communistes pourtant manquèrent leur but, qui était de profiter du trouble pour instaurer la dictature communiste. De nouvelles tentatives dans ce sens ont été écrasées par la police, en 1930 et 1931. Depuis lors, le parti dérive vers la propagande antireligieuse. Une association des « Sans-Dieu » a été créée avec une Revue de même titre que celle de Moscou : *Bezbojnik*, le 1er décembre 1931. Depuis lors, chaque dimanche, le parti organise quelque manifestation antireligieuse : drapeaux rouges hissés aux clochers pendant la nuit, à la veille des fêtes, inscriptions peintes à l'huile sur les murs des églises : « La religion est l'opium du peuple ! — A bas la religion ! — Vive Lénine ! » Il est remarquable que l'opinion réagit moins contre ces blasphèmes que contre les attentats contre la propriété ou les personnes, et les tribunaux condamnent peu. On s'entraîne de la sorte à ne rien craindre, « pas plus les tsars de la terre et leurs soldats, que le prétendu tsar du ciel et ses milices d'anges en carton et de saints en poussière. »

En *Allemagne*, le communisme est beaucoup plus fort qu'en Bulgarie, même plus fort qu'en Russie où, on le sait, il ne compte qu'une infime minorité de l'immense population qu'il tyrannise. Aux élections du 6 novembre 1932, le communisme a obtenu 6 millions de voix. Tous ces électeurs ne sont pas affiliés au parti, mais ils subissent presque tous l'entraînement antireligieux. Dans les dernières années, le Parti a transmis aux autorités civiles plus de 800.000 déclarations individuelles ou familiales d'« abandon de la religion » [1].

C'est au Congrès de Bodenbach, en novembre 1929, que les communistes allemands fondèrent l'association des *Kämpfende Gottlosen,* ou *Athées militants,* à l'instar de ceux de Moscou. Elle a tenu son premier Congrès à Teschen, en novembre 1930. Elle a créé à Berlin une Ligue internationale pour la diffusion mondiale de l'athéisme militant. Elle possède une revue bi-hebdomadaire, *Neuland,* qui obtenait en trois mois, dès mars 1931, plus de 100.000 abonnés et qui alimente de « scandales cléricaux » les journaux du parti. Des romans spéciaux ont pour but de salir la religion et le clergé. On compte en outre, — car l'Allemagne est le pays de l'imprimerie, — sept autres périodiques antireligieux et communistes et un quotidien illustré. Le cinéma, le théâtre, le phonographe, la radio, les musées spéciaux servent aussi à la propagande infernale.

Mgr d'Herbigny donne ici de nombreux exemples de l'action par le théâtre. Les pieces les plus ignobles mettent en scène des prêtres, insinuent ou affirment sur leur compte les plus dégoûtantes accusations. Suivant la méthode bolchéviste, les spectateurs sont invités à se mêler aux acteurs au

[1] La plupart viennent du protestantisme, qui ne réagit, jusqu'ici, que très insuffisamment et se contente de l'opposition violente menée par Hitler contre le communisme. — Au moment où Mgr d'Herbigny écrivait ses articles, Hitler n'était pas encore chancelier, le Reichstag n'avait pas été détruit par l'incendie du 27 février. Evidemment, entre l'hitlérisme et le communisme se poursuit une lutte terrible. Comment le communisme y résistera-t-il ? C'est ce que l'avenir dira. Mais il est sûr que ce n'est pas à coup de matraques ou même de mitrailleuses, par l'emploi de la force, que l'on peut faire disparaître un mouvement de cette envergure. Battus sur le terrain politique, les communistes resteront redoutables sur le terrain religieux. C'est là qu'il faut les vaincre et cela, c'est une affaire d'apostolat, de charité, de dévouement, de justice sociale, et non une affaire de violence.

moment du dénouement, et ils se jettent avec frénésie sur le Crucifix ou la Bible pour les fouler aux pieds.

Veut-on avoir un spécimen de la littérature athée ? Sur l'air du plus populaire des *Noëls* allemands, les *Sans-Dieu* ont lancé un disque de phonographe qui célèbre le triomphe de l'Etoile nouvelle sur l'Etoile de Bethléem :

« Le bourgeois goinfre sous les cierges de Noël ; comme la vie lui est bonne ! Le curé dans l'église parle de l'étoile de Bethléem. Le bourgeois repu, en cette nuit de philanthropie, chante à plein ventre : *Tranquille nuit ! Sainte nuit !* Ce bourgeois, sous les cierges, est bien touché par le froid du pauvre enfant dans une étable, car il sue, lui, aujourd'hui, le christianisme par tous les pores ! »

Voici encore le chant officiel des *Sans-Dieu :*

« Balayez les fabricants d'opium (la religion), dehors les calotins ! Dehors ! Dehors ! *Prolo* (prolétaire), balaie les calotins et leur église deviendra la maison de la culture populaire. De l'école, prolo, prolo, chasse le calotin et sa Bible ! Prolo, prolo, mets-le à la porte ! A la porte, chasse-le ! Au pays rouge des Soviets, la bande noire n'existe plus ; prolo, prolo, chasse-la de la maison de Dieu. Il t'excite contre les Soviets, prolo, prolo, flanque-le dehors ! »

Ce n'est pas très littéraire ! Mais c'est « peuple », c'est bas et brutal, et c'est par ces excitations que l'on travaille les cerveaux aigris par la crise universelle des sociétés surcapitalisées et surindustrialisées.

Et l'on n'oublie pas de prôner la gloire des Soviets. On fait une peinture enivrante du bonheur de l'ouvrier en Russie bolchéviste. Le n° de Noël d'un journal communiste d'enfants, *Trommel (Tambour)*, publiait en 1930 un article intitulé : le *Noël de la faim :*

« L'Union soviétique, un sixième de l'univers, appartient aux ouvriers et aux paysans. Là plus de riches qui vivent gaiement aux frais des travailleurs. Les calotins, qui parlent de crainte et d'amour de Dieu, sont chassés, car les ouvriers ont vu qu'ils doivent se confier, non pas à Dieu, mais à leurs propres forces... A ce combat de nos pères, nous, enfants d'ouvriers, nous voulons notre part. Nous lutterons près d'eux, nous ne croyons pas à un Noël, fête d'amour, quand nous souffrons de la faim et de la misère. Nous ne croyons en aucun Dieu, et quant à nous racheter de notre misère, c'est notre affaire, nous en serons bien capables tout seuls ! »

A toutes les réunions antireligieuses un notaire est présent, prêt à recueillir les apostasies, qui, en Allemagne, doivent être légalement enregistrées et transmises à l'autorité civile afin de ne plus payer les cotisations religieuses.

Ajoutons que les évêques catholiques opposent à cette propagande terrifiante la résolution la plus énergique. Les congrès se sont multipliés. C'est naturellement aux moyens spirituels que l'on a recours contre le péril.

« Les prédicateurs, disait le Congrès de Mayence de janvier 1932, ayant pris conscience des graves dangers de l'heure actuelle, mettront le peuple en garde contre ces propagandes. Les curés, malgré leurs difficultés financières, multiplieront les missions, au lieu de les diminuer. Toutes les associations catholiques, même économiques et sportives, inscriront dans le programme de leurs associés la pratique régulière des retraites fermées. Les œuvres de charité corporelle rappelleront les principes surnaturels, et en particulier la valeur et le mérite de la souffrance. Les enfants, surtout ceux qui sont menacés par le bolchévisme, seront formés à en préserver leurs petits camarades, comme maintenant on leur apprend à offrir prières et sacrifices pour les missions parmi les païens. On rappellera plus souvent la sainteté du mariage et les lois de sa fécondité. »

En outre, il sera nécessaire d'expliquer et d'appliquer les principes sociaux mis en relief par les encycliques *Rerum novarum* et *Quadragesimo anno*. On répandra la bonne presse, le bon film, on insistera sur les « mensonges soviétiques », car ce n'est que par une abominable duperie que les Soviets peuvent se présenter comme le Paradis du prolétariat !

En *Belgique*, jusqu'en 1928, le parti communiste végète. Le socialisme est très puissant, mais le communisme ne compte guère. Les grèves révolutionnaires de juillet 1932 ont montré les énormes progrès accomplis par le bolchévisme. Le Plan général d'activité du parti a été promulgué les 13 et 14 décembre 1930 : « En dehors de son activité parmi les chômeurs, qui doit être placée au tout premier plan, le Parti doit développer tout particulièrement son activité parmi les mineurs, les métallurgistes, les travailleurs du textile et ceux des transports. » Une autre note recommande de s'adresser aussi aux ouvriers des industries chimiques, spécialement importantes aux jours des réalisations révolutionnaires.

Les moyens d'action sont les mêmes qu'en Allemagne : le journal du parti, les tracts antireligieux, le théâtre, le cinéma. Mais ce que les communistes belges soignent tout particulièrement, c'est la propagande auprès des enfants, c'est le développement de leur œuvre de choix : la Ligue des Pionniers de Lénine. La Ligue a été implantée dès 1925 à Bruxelles. Elle n'admet que les enfants de 6 à 14 ans. Elle les groupe en cellules, chargées de dénoncer les maîtres religieux ou réactionnaires ; les cellules constituent ensuite des sections, limitées à cinquante Pionniers. Toutes les réunions sportives se font par cinquantaine. Le jeune Pionnier doit toujours avoir sur lui le Manuel qui lui dicte ses devoirs. On devine ce que sont ces obligations qu'on lui impose : détruire chez ses camarades l'éducation pro-bourgeoise, c'est-à-dire le respect de la société capitaliste et de ses lois, suivre les exemples des héros du prolétariat : Lénine, Liebknecht, Louise Michel, travailler collectivement à devenir un bon défenseur de la cause ouvrière, à libérer les ouvriers et les paysans.

Le Pionnier obéit à cinq lois : fils d'ouvrier, il doit être fidèle à la cause de sa classe ; — jeune ouvrier, il est l'auxiliaire de tout communiste ; — il est l'ami des autres pionniers et communistes du monde entier ; — il doit tendre à organiser et

entraîner les autres enfants ; — il doit aspirer à la science parce qu'elle est l'instrument de la libération ouvrière.

A l'école, les pionniers se diront les uns aux autres avant d'entrer :

« Sais-tu pourquoi tu dois rester silencieux, tant que tu ne seras pas interrogé ? A cause du régime capitaliste qui arme le maître d'un bâton... Quand il parle, même s'il ment, tu n'as pas le droit d'avoir raison... Le maître, en pays capitaliste, suit un programme fixé par les capitalistes pour séparer les enfants de leurs parents dans la lutte des classes. Il te répète que la Belgique est un paradis, qu'il faut respecter les patrons... A tout cela, jeune pionnier, réponds, discute avec tes camarades... Eclaire tes condisciples, apprends-leur ce que l'école leur cache, les organisations défensives de la classe ouvrière. Fais la propagande de ton journal : *Le Jeune Camarade*, répands le communisme, cherche à gagner la majorité de tes camarades. N'aie pas peur du maître réactionnaire, mais travaille avec le maître révolutionnaire pour le triomphe de la Révolution. »

L'esprit de la Révolution est en effet ce qui anime ces organisations de jeunesse communiste. Il y a au fond de tout cela un véritable illuminisme antireligieux. Les dirigeants ne se cachent pas d'être partout et toujours des conspirateurs ; ils s'en vantent bien plutôt. « Dans tous les pays capitalistes, dit la *Correspondance internationale,* organe de la IIIe Internationale, le 24 déc. 1931, les cellules d'usine ne peuvent fonctionner que comme organisation illégale... C'est pourquoi, dans le travail de la cellule d'usine, il faut observer strictement les règles élémentaires de la conspiration. Ceci concerne dans la même mesure les pays où le parti communiste est illégal et les pays à parti communiste légal. »

L'illégalité se dérobe par tous les moyens aux enquêtes et aux poursuites. Le communisme se glisse dans les fondations mêmes de la société actuelle pour la miner sourdement et la faire sauter dès qu'il le pourra ! Son action anticléricale rencontre malheureusement une foule de sympathisants imprudents, qui ne se doutent pas de l'avenir qu'ils préparent à leur patrie et à l'humanité tout entière !

Mgr d'Herbigny conclut ses deux études si minutieuses, si solidement documentées, en soulignant 1o qu'il n'a fait que donner des exemples, que tous les pays sont travaillés de la même façon, que l'Espagne, le Mexique, la France, l'Angleterre comptent parmi les pays où le travail de démolition est le plus acharné, — et 2o qu'il s'agit, dans cette lutte contre la religion, d'une guerre à mort contre l'antique civilisation et qu'il ne suffit pas de compter sur les promesses d'immortalité de l'Eglise : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas !*... Les âmes sont exposées à la mort. N'irons-nous pas à leur secours ? C'est la question capitale qui se pose au terme de cet exposé !

Nous avons la certitude de posséder le secret du salut du genre humain, et non seulement du salut éternel, mais aussi du salut temporel des peuples. Le Saint-Siège est bien le *defensor civitatis.* Il n'est douteux pour aucun esprit capable de réflexion et de jugement, que le communisme représente une formidable régression vers le matérialisme et vers l'abrutissement des masses, vers la barbarie en somme. A nous de rallier tous ceux qui ont le souci de la hauteur morale de la race humaine !

Mais à ces conclusions de notre vénérable auteur, nous ajouterons ceci : c'est à l'enfant que le communisme s'adresse de préférence, c'est l'enfant qui est le plus menacé, c'est donc lui que nous devons prémunir de toutes nos forces. Les enfants sont l'espoir de nos paroisses ; veillons à leur formation religieuse et morale ; que nos catéchismes soient soignés plus que jamais, que la préparation à la première communion soit l'objet de tout notre zèle, que nos œuvres de jeunesse reçoivent tout notre dévouement. Sauvons les jeunes ! — De plus, soyons bien persuadés que ce même apostolat que le communisme trouve moyen d'organiser, dans son abominable croisade contre Dieu, et pour lequel il recrute des missionnaires dans les milieux ouvriers, est possible, au moyen des mêmes éléments, en faveur de notre foi. Nous ne pouvons pas pénétrer partout, nous prêtres, mais nous pouvons envoyer partout des amis de Jésus et de sa religion. L'action catholique préconisée par le pape Pie XI répond à l'une des nécessités de notre temps. C'est que dans tous les milieux, actuellement, on discute de religion : à l'école, à l'atelier, à l'usine, à la caserne, dans les groupements sportifs. Le communisme a partout ses apôtres, ayons partout les nôtres. Pourquoi un jeune catholique aurait-il plus peur d'affirmer sa foi qu'un jeune communiste d'affirmer son incroyance ? Formons des caractères ! Formons des énergies ! Dieu prépare une grande œuvre. Tout se passe comme s'il voulait que la même évolution spirituelle qui s'est produite dans l'élément bourgeois, se réalise dans les masses populaires, à savoir ceci : de même que dans les classes instruites le problème religieux est devenu une question éminemment individuelle, en sorte que chacun, en connaissance de cause, doive prendre parti pour ou contre et *renoncer à l'esprit grégaire,* de même, dans les multitudes moins cultivées, c'est autour de chaque âme que la bataille va se livrer, en sorte que la foi soit une élection voulue et éprouvée, un choix de l'individu, une affirmation du cœur et de l'esprit, entre deux thèses qui font rage l'une contre l'autre. Plus que jamais, et pour les plus humbles enfants d'Adam, Jésus est « un signe en butte à la contradiction. » Il faut opter ! Dieu veut l'exercice de la liberté de chacun. Chaque âme choisit sa patrie éternelle : *l'amour* ou *la haine !* [1].

[1] Il a paru en 1932 un ouvrage de M. l'abbé Eug. Devaud (professeur à l'Université de Fribourg et directeur de l'Ecole Normale), intitulé : *La Pédagogie scolaire en Russie soviétique : la Doctrine* (in-8 de 222 p., 10 f., Paris, Desclée, de Brouwer et Cie), où l'on trouvera plus de détails sur les méthodes scolaires du soviétisme. La *Civiltà* du 17 déc. 1932 a résumé cet ouvrage.

IV

Après avoir lu les pages qui précèdent et qui mettent en évidence le péril que peut faire courir à notre foi l'acharnement des « Sans-Dieu, » nos lecteurs désireront peut-être savoir où en est l'accomplissement du fameux *plan quinquennal* dont la réalisation devait si rapidement mettre l'Europe capitaliste à genoux et qui, du reste, n'est certainement pas étrangère à la gravité de la crise économique que le monde traverse.

Essayons donc de les renseigner. Il ne serait pas surprenant que l'échec cuisant éprouvé sur ce point par la Révolution russe l'ait poussée à un furieux assaut contre les religions. Sur ce terrain, elle espère rencontrer de plus faciles succès.

Il nous reste un peu plus d'un an avant la date fixée pour l'achèvement du plan quinquennal. Où en est ce plan ? Voici deux articles importants de nos grandes Revues qui nous en instruisent : l'un est de Pierre Frédérix, dans la *Revue de Paris* (1er décembre), sous ce titre : *Le Plan industriel des Soviets*, — l'autre est de Serge de Chessin, dans la *Revue des Deux Mondes* (1er décembre), *Le Thermidor moujik*.

Le premier est l'œuvre d'un homme qui est allé voir sur place, qui a visité les usines, qui a recueilli des impressions directes, qui a réfléchi et fait des calculs personnels. Il est convaincu que « le sort de l'industrie soviétique se confond à beaucoup d'égards avec celui du bolchévisme lui-même ; à quelques-uns, avec celui du machinisme tout entier. »

Les capitalistes sont peut-être imprudents de s'imaginer que toutes les usines russes vont s'écrouler comme d'elles-mêmes, d'ici à quelques années. Mais il y a un second chemin d'illusions, qui est celui que suivent les bolchévistes. Ils semblent croire en effet qu'un Etat peut indéfiniment investir et poursuivre ses travaux à un rythme forcené. C'est bien beau d'avoir des machines, mais encore faut-il qu'elles produisent des choses utiles et vendables, et que ces choses trouvent à se placer. Il est toujours possible, dans une civilisation machiniste comme la nôtre, de produire n'importe quoi dans n'importe quel temps. Mais ce n'est pas tout de produire : il faut vendre, et vendre à bénéfice. Or, on dirait que les Soviets ont méconnu ces enfantines vérités. « Les désordres pour la Russie, écrit M. Frédérix, sont de deux sortes : techniques et financiers. Le désordre technique prend toutes les formes : crise de la main d'œuvre, crise de l'ingénieur, crise de la machine, aux dépens de laquelle on s'efforce, avec une ténacité d'ailleurs admirable, d'instruire l'homme. »

On a mis des milliers de machines entre les mains de gens qui ne savent pas s'en servir et qui les détériorent par inhabileté plus encore que par malice. Le mot : « Ils ont voulu remplacer la technique par l'enthousiasme » est vrai [1]. Tous les observateurs impartiaux sont frappés du caractère religieux, du fanatisme aveugle et invincible avec lequel on travaille à la réalisation du plan que l'on s'est fixé. Mais la religion communiste, si elle est capable de galvaniser des énergies et d'enfanter une sorte de martyrs farouches et résignés, n'est pourtant pas capable de produire des miracles. Le travail se fait dans de mauvaises conditions. Les lois de la nature prennent leur inévitable revanche.

M. Pierre Frédérix parle longuement dans son article, fort intéressant du reste, du nouveau front de la lutte pour le plan quinquennal, qu'il nomme le front « Oural-Kousbass. » Les Soviets ont créé de toutes pièces une ville industrielle aux frontières de la Mongolie, à Novo-Kouznetzk, qui fournit un excellent charbon, et une seconde ville aux confins du Turkestan, à Magnitogorsk, qui donne un excellent minerai de fer. Mais ces deux villes sont à 2.000 km. l'une de l'autre, et les communications sont lentes et difficiles. Il faut payer au prix fort environ 6.500 ingénieurs étrangers, surtout allemands et américains, à travers toute la Soviétie. Il a fallu acheter des machines. Les installations ont été formidablement coûteuses. Les deux villes nouvelles ont commencé à fournir de la fonte usinée, mais on est loin de compte avec les espoirs que l'on avait nourris. L'effort accompli est formidable. Les produits sont en quantité jusqu'ici insuffisante, et surtout la qualité ne sera probablement jamais telle que la Russie puisse concurrencer sérieusement la métallurgie occidentale. Elle aura grand'peine à récupérer les sommes considérables qu'il a fallu exporter pour faire venir de l'Etranger machines et ingénieurs. Tout ce que les Soviets peuvent espérer, c'est d'arriver à fournir intégralement leur marché intérieur.

Mais ici, un autre aspect de la question se présente.

Dans ce marché intérieur, qu'ils se vantent de soustraire prochainement à toute importation du dehors, les fournisseurs seront les ouvriers embrigadés par le régime, et les consommateurs des produits usinés seront surtout les paysans que l'on s'efforce d'embrigader aussi. Dans son article sur le *Thermidor moujik*, Serge de Chessin nous entretient justement de la résistance sourde, secrète, mais acharnée et tenace, du paysan. Et il croit que c'est par là que tout le système pèche. Il y a une lutte sournoise de tous les jours, de tous les instants, entre le moujik et les Soviets.

C'est surtout cela qui est grave. De l'issue de cette gigantesque et silencieuse bataille, dépend l'avenir du communisme russe et en un sens de la civilisation occidentale tout entière. Le moujik

[1] A Nijni-Novgorod, le gouvernement fait établir un pont métallique pour remplacer un vieux pont de bateaux. A peine le pont construit, la première arche s'écroule dans l'Oka. Partout ailleurs, en France ou en Allemagne, on aurait ri de la maladresse de l'ingénieur. Ici personne ne s'émeut, on ramasse les morceaux et on se remet au travail.

russe ne se doute sûrement pas de la grandeur des intérêts qu'il représente. Il est comme une force immense et obscure, une force aveugle de la nature, qui suit sa pente et ses lois, sans les connaître, mais qui va dans le sens de la civilisation traditionnelle de l'Occident, en refusant de se laisser absorber.

Au fond, ce qu'il y a d'essentiellement nouveau dans le fameux plan quinquennal, ce n'est pas ce plan de réalisations industrielles, dont on nous parle si souvent. Réduite à la construction et à l'équipement de ses usines, de ses chemins de fer, de ses mines, l'entreprise stalinienne, — en mettant à part ses menaces contre le capitalisme et ses visées révolutionnaires, — ne présente pratiquement aucun caractère anormal. N'importe quel régime fasciste ou capitaliste libéral eût été capable de se lancer dans une entreprise semblable. C'est ce que fait observer très justement Serge de Chessin, en se rencontrant sur ce point avec Pierre Frédérix. Ce dernier cite en effet l'exemple historique du Japon. Lorsque le mikado Mutsu-Hito crut le moment venu de moderniser et d'européaniser son peuple, en 1868, il supprima la constitution shogunale et décréta que la science de tous les pays devrait concourir à l'établissement des fondations de l'empire. On fit comme la Russie de Staline est en train de faire : on importa des ingénieurs, des professeurs, des experts ; on créa des manufactures, des universités. On eut à lutter au début contre des difficultés financières énormes. Personne, chez les Japonais, n'avait l'habitude des affaires ni de l'emploi du capital. C'était donc l'Etat qui dirigeait tout, comme en Russie soviétique. Seulement, ce n'était pas par principe que l'Etat japonais accaparait tout. Il passa la main aux particuliers peu à peu et dès qu'il trouva des acquéreurs. Sans doute, il y a de grosses différences entre les deux expériences, — la japonaise et la russe, — mais il y a aussi des ressemblances considérables, si l'on ne prend garde qu'au fait et non aux théories. « Un plan quinquennal, fait observer de Chessin, s'accommode tout aussi bien du régime capitaliste que du joug bolchéviste. » Mais ce qui est nouveau, c'est la tentative stalinienne de « *régime industriel intégral,* » c'est-à-dire étendu même à l'agriculture. Un champ ne peut devenir une « fabrique de blé, » le paysan un ouvrier agricole, c'est-à-dire un prolétaire, qu'en faisant violence à la nature. Le plan quinquennal, en tant qu'il s'applique à l'agriculture, comporte une révolution infiniment plus grave que celle d'octobre 1917. Lénine n'avait pas osé socialiser la terre, il s'était borné à la partager. Il y a au fond de tout cela un problème de psychologie que nul, semble-t-il, ne cherche à mettre en évidence, et que nous voudrions essayer d'esquisser sommairement ici, tel que nous le voyons.

L'économie politique comprend, on le sait, trois grands chapitres : la production, la répartition et la consommation. Le socialisme veut répartir de telle façon que le travail seul soit rémunéré et que le capital ne reçoive rien. Il supprime donc la propriété à la base, il s'empare du capital existant, des usines, des mines, de la terre, de tout, en un mot.

Le problème psychologique et moral consiste en ceci : *Ne va-t-on pas briser le ressort de la production, en supprimant la propriété ?* Car, avant de répartir et de consommer, il faut *produire.* L'homme qui travaille pour lui-même, pour sa femme et ses enfants, l'homme qui sait qu'il a droit à son travail, même s'il en transforme le produit en capital, c'est-à-dire en bénéfice investi, l'homme qui sait que sa fortune et le bonheur temporel des siens dépendent de son énergie, de son intelligence, de son ingéniosité, de ses initiatives heureuses, met en œuvre tous ses talents, tout son courage, toutes ses forces. La propriété joue donc un rôle psychologique et moral considérable. Elle est la récompense sociale de la valeur personnelle. C'est du moins ainsi qu'elle se justifie très clairement ; c'est en ce sens qu'on dit qu'elle est sacrée parce qu'elle est le prolongement de la personnalité humaine.

Mais si vous la supprimez, où trouverez-vous un ressort équivalent de la production ? Qu'est-ce qui donnera du cœur à l'ouvrier, au paysan ? Le sentiment du devoir ? Vous trouverez cela dans les Ordres religieux, qui renoncent à la propriété, mais qui font de leur pauvreté volontaire une raison sacrée de travailler avec plus de courage. Dans le commun des mortels vous ne le trouverez pas. L'ouvrier ne travaillera que sous la surveillance d'un chef. Exceptionnellement il sera stimulé, comme les jeunesses staliniennes, par un sentiment religieux communiste ; mais dans la règle générale, il cherchera à gagner le plus possible en fournissant le minimum de travail. Pour le paysan, toute surveillance du travail est pratiquement impossible, en raison de l'étendue du chantier agricole ; toute mystique se heurte à l'indolence, à la rusticité de l'individu. Donner au paysan des terres, c'est remplir son rêve séculaire, c'est le combler d'un bonheur sans mélange, c'est donner à sa production un ressort prodigieux. Lui enlever tout espoir de devenir propriétaire, c'est lui couper bras et jambes, c'est lui donner l'envie irrésistible de tricher, de faire des réserves secrètes sur les produits de son travail, de les enlever par conséquent au total de la production qu'il doit fournir à la communauté.

Et voilà justement ce qui paraît se produire en Russie, actuellement. Le problème à résoudre pour le gouvernement soviétique était le suivant : ressusciter la grande propriété, seule productive, l'équiper industriellement, de façon à en faire la mamelle nourricière du régime et la source d'une fructueuse exportation, destinée à financer l'effort d'industrialisation générale du pays par l'outillage étranger. En d'autres termes, mettre au service du régime de puissantes unités rurales,

créer une grande propriété sans grands propriétaires et réduire le moujik au rôle de simple salarié.

Les Soviets ont bien compris que ce programme ne pouvait se réaliser d'emblée. Ils ont procédé par étapes. Ils ont établi, à titre d'essai, des *Sovkhoz*, « économies soviétiques », qui sont de vastes domaines exploités directement par l'Etat, et dont la généralisation serait le rêve du régime. Ne pouvant y parvenir tout de suite, ils ont essayé de créer au moins des centres de travail collectif : coopératives de producteurs ruraux *(Artelys)* et communes agricoles *(Kolkhoz)*.

Si le moujik s'était laissé passivement embrigader dans ces cadres socialisés, le communisme remportait une victoire incontestable et il eût peut-être été consolidé pour longtemps. Mais le moujik ne s'est pas laissé faire. Les Soviets ont eu beau chanter victoire, proclamer, le 3 septembre dernier, que 80 à 90 % des meilleures terres, — plus de 80 millions d'hectares, — se trouvaient déjà aux mains des *Kolkhoz*, légataires universels de 25 millions d'anciens moujiks. Les journaux ont beau nous apprendre qu'en outre les *Sovkhoz* ou domaines d'Etat atteignent une étendue de 12 millions d'hectares, ne formant que 224 immenses propriétés communistes. C'est en vain que l'on a fourni à ces exploitations socialisées environ 165.000 tracteurs et dépensé pour elles près de 12 milliards de francs. Il y a un fait frappant, concluant, décisif : c'est que la Russie, loin de pouvoir inonder l'Europe de son blé, loin de pouvoir réaliser les bénéfices escomptés sur ce terrain bien choisi, la Russie est toujours affamée et elle est menacée, dans un bref délai, de l'être encore davantage !

« Anomalie à peine croyable, dit M. de Chessin, le blé, malgré l'achèvement de la réforme agraire, en pleine apothéose du socialisme moujik, le blé se négocie en Russie au poids de l'or, comme des stupéfiants de contrebande. »

Le rendement des cultures n'a pas répondu à l'attente des dirigeants. Et l'on n'en peut accuser ni les circonstances climatériques, ni la qualité des terres qui sont hors de pair, ni l'ampleur des surfaces ensemencées qui ont été accrues, mais uniquement la fraude pratiquée sur les résultats réels par le moujik réfractaire. On veut lui prendre tout le produit de son travail, lui payer son blé très bon marché et l'obliger à acheter très cher les produits industriels dont il a besoin. On voulait faire de lui la bête de somme du régime. Le moujik n'a rien dit : il cause peu, il garde son secret pour lui. Mais il se défend avec une ténacité sournoise, une ruse, une habileté sourde que rien ne démonte et que rien ne peut vaincre. Le blé produit n'arrive pas aux magasins de l'Etat ou il n'en arrive qu'une quantité insuffisante. Le moujik trouve le moyen de le faire évader en cours de route et de le vendre dans des bazars clandestins.

Voici quelques chiffres édifiants. En 1930, on avait ensemencé 98.600.000 hectares, et récolté 83.600.000 tonnes de blé. En 1931, les terres ensemencées augmentent : 104.500.000 hectares, mais la récolte, malgré de favorables conditions, diminue encore : 80.0 0.000 de tonnes. Le rendement moyen à l'hectare des années de 1927 à 1931 a été de 750 à 760 kilos par hectare, alors que de bonnes terres ordinaires de France rapportent couramment, en année moyenne, 2.500 kilos. L'introduction de la culture scientifique n'a pas fait rendre un kilo de plus à l'hectare en Russie. Cette année, au 1er octobre, date pourtant déjà bien avancée, la campagne n'avait encore livré que 37,1 % des fournitures prévues aux élévateurs de l'Etat, soit 27 % de moins que l'année dernière à pareille date. Au 20 octobre, le retard atteint toujours 40 % [1]. Et ce qui est grave, c'est que les exploitations de l'Etat, « secteur socialiste par excellence, » sont plus en retard que toutes les autres. Les semailles d'automne se sont mal faites. Les *Sovkhoz*, ou domaines communistes étatisés, ont battu tous les records de la négligence ; les deux tiers des terres en régie communiste sont encore en friche. « La conclusion s'impose d'elle-même : la stérilité de la plus grande révolution agraire de tous les temps. La Russie bolchévique foisonne d'exploitations collectives, elle est sillonnée de tracteurs, assourdie par le bruit des machines ; elle est « mécanisée » et « motorisée » à souhait ; — mais elle n'a pas de pain ! »

Tout le vice du système tient à une erreur manifeste de psychologie. Le communisme s'est grossièrement trompé sur la mentalité du moujik ; il en a méconnu la prodigieuse faculté de résistance. Ni les tracts de propagande, ni les menaces de sanctions pénales exorbitantes n'ont eu de prise sur lui. On avait annihilé le *koulak* (paysan aisé) comme classe sociale. Mais les Soviets ont vu se constituer, sous les espèces des *Kolkhoz* ou communes agricoles à propriété collective, les plus dangereux des « bourgeois agricoles. » La commune agricole se dresse contre l'Etat. « Rouges ou blancs, autonomes ou syndiqués, propriétaires à titre individuel ou détenteurs d'une terre communale, les moujiks songent d'abord à vendre leur blé le plus cher possible, puis à échanger un minimum de roubles contre un maximum de marchandises. » Mais comme le gouvernement poursuit une politique diamétralement opposée, la lutte était inévitable entre lui et les paysans. L'avenir dira à qui restera la victoire.

V

En face de la malheureuse Russie, enfoncée dans son rêve rouge comme dans le plus affreux des cauchemars, il nous sera doux et reposant de traverser la Pologne catholique, à la suite d'un observateur intelligent, M. Robert de Traz, qui a donné à la *Revue des Deux Mondes* (1er février)

[1] Parmi les régions défaillantes, on compte le Caucase du nord, le bas Volga, l'Oural, la Sibérie orientale, et l'Ukraine elle-même, le grenier classique de la Russie.

un joli article intitulé : *La Pologne d'aujourd'hui.*

Il la décrit d'abord physiquement. Voici comme il peint Varsovie :

« Des maisons basses, provinciales, presque pauvres, que séparaient des églises baroques, des palais aux grilles seigneuriales. Des fiacres fatigués, tirés par des haridelles ; de lourdes charrettes de nomades, encombrées de ballots, de gerbes de paille ; parfois un jeune villageois juché sur un cheval à peine bridé. Dans la foule, habillée de vêtements usés, disparates, beaucoup de bottes et de casquettes, — la casquette polonaise, pochée sur le devant, tirée en arrière. Quelques curés en soutane et en melon. Des femmes enveloppées de châles, un mouchoir de couleur sur la tête ; de maigres soldats, avec leur blouse kaki serrée d'un large ceinturon. Peuple de paysans et d'ouvriers mal nourris, à travers lequel je respirais une odeur de sueur et de misère. Et sur tous ces visages hâlés, blonds, aux cheveux de chanvre, ou blafards, laiteux ou jaunes de cire, j'observais une même expression apathique et douce, bonne, tendre aussi, résignée, très différente de la variété, de la vivacité, de la dureté qui animent les figures d'Occident. Dès cet instant, Paris ou Londres, les belles capitales heureuses du luxe, de la facilité, me parurent situées dans une autre hémisphère. Loin, très loin de nos régions compartimentées, clôturées, exploitées, la Pologne s'étend sans frontières naturelles, sans obstacles, aire immense où roulent paresseusement de larges fleuves, où rien ne fixe l'esprit, où de toutes parts l'horizon appelle. Espace illimité, sol plat offert aux chevauchées et aux invasions, aux offensives surgies à l'improviste, en vitesse, comme aux fuites éperdues. »

Mais ne nous arrêtons pas à ces aspects purement extérieurs. Cela, c'est le dehors, c'est le décor et le cadre. Quelle âme habite dans cette race mi-asiatique, mi-européenne? La Pologne a été un grand peuple. Elle a eu l'histoire la plus mouvementée qui existe. Elle apparaît en Europe comme une miraculeuse ressuscitée : c'est Lazare sorti du tombeau et reprenant sa place parmi les vivants ! La Pologne a vu des choses que les autres peuples ne voient pas : elle a vu les horreurs du tombeau et elle en est sortie. Il semble qu'elle ait tiré de son épreuve incroyable une qualité d'âme qui ne se rencontre nulle part ailleurs. Ce qui l'a sauvée, c'est sa foi catholique. Elle est restée elle-même, en face du luthéranisme et de l'orthodoxie schismatique, parce qu'elle a gardé sa foi. Voyez ce que cette foi est devenue chez elle :

« Je me trouvais dans un taxi, à Varsovie, avec deux aimables Polonais, quand, soudain, devenant graves, ils saluèrent. Je les imitai, pensant que nous longions le tombeau du Soldat inconnu. Plus loin, ils se découvrirent de nouveau et je les imitai derechef. Plus loin encore, même geste.

— Je suis prêt, leur dis-je, à soulever mon chapeau aussi souvent que vous, mais j'aimerais bien savoir pourquoi.

— C'est que nous passons devant les églises, me répondirent-ils.

En Pologne, la religion est pratiquée avec un zèle extrême. Non seulement le passant salue les églises, les crucifix, les images pieuses, mais il lui arrive de s'agenouiller sur le trottoir. Devant des statues de la Vierge, j'ai vu des gens faire longuement oraison, en un groupe toujours renouvelé. La nuit, à peine éclairés par une veilleuse, on les devinait à leurs chuchotements, à leurs soupirs. Quand des processions défilent dans la rue, chacun se courbe, multipliant les signes de croix et les répons. Longtemps après le passage du saint cortège, l'encens flotte, bleuâtre, mêlé au benzol des autos. A n'importe quelle heure, des foules attentives et ferventes remplissent les églises : rangées de mains jointes, actifs murmures de prières. J'ai vu des femmes en noir prosternées et même couchées à plat sur les dalles, immobiles, les bras étendus, à la ressemblance du Crucifié. Les prêtres distribuent la communion à d'innombrables fidèles : plusieurs de ceux-ci, les yeux clos, la face morte d'extase, quand ils ont reçu l'hostie, s'écroulent sur eux-mêmes. On les pousse, on les emmène, pour que d'autres leur succèdent. »

Toute la Pologne est ainsi intensément religieuse.

Elle compte du reste une assez grande variété de groupes religieux différents : des catholiques, des protestants, des orthodoxes, des musulmans, des juifs. Mais les catholiques y sont en immense majorité. Ils se divisent eux-mêmes en quatre rites : le romain, qui compte à lui seul 20 millions d'habitants sur 33, le gréco-catholique, l'arménien et le byzantin.

Le catholicisme polonais a une teinte mystique très prononcée. Il a servi la cause de la patrie polonaise, mais les épreuves de la patrie ont déteint aussi sur lui. Les prêtres catholiques ont été les serviteurs passionnés de la nation, ils l'ont veillée dans sa longue agonie, ils ont entretenu l'espérance, ils parlaient à leurs ouailles comme les prêtres des premiers siècles devaient parler aux chrétiens des catacombes ; mais la foi nationale a donné sa couleur à la foi religieuse. Elle a transporté sur le plan patriotique la foi à l'invisible, la nécessité du sacrifice, la sainte promesse d'un nouveau royaume. On se persuadait, sous la poussée de la religion catholique, que les malheurs de la patrie avaient un sens et un sens, pour ainsi dire, messianique. Si la Pologne expiait ses propres fautes, elle expiait aussi celles des autres nations : elle était offerte en holocauste pour le salut du monde, elle était le Christ des peuples !

Il y avait là une sorte d'orgueil national très raffiné, très romantique, très élevé aussi, qui a donné à la religion catholique des Polonais une teinte très particulière. Et c'est ce qui explique d'autre part le caractère éminemment romantique, c'est-à-dire à la fois enthousiaste, mélancolique, rêveur et exalté de leur littérature, surtout chez Mickiewitz, Krassincki, Norwid, Slowacki, etc. Les Polonais le sentent eux-mêmes :

« Oui, disent-ils, nous avons été passionnément romantiques. Mais nous ne voulons plus l'être. Voyez en nous des gens pratiques qui organisent un Etat moderne. Nous ne renions rien de notre passé sentimental, mais ce qui nous préoccupe surtout, c'est de construire des écoles et des usines, de développer notre réseau ferré, et d'aménager notre port de Gdynia. Nous ne renonçons pas à de belles aventures, nous désirons qu'elles soient enfin fructueuses. Nous avons eu, et largement, et douloureusement, notre part de rêve. Nous voulons maintenant notre part de réalité. »

Ce qui est intéressant à constater, c'est que ce zèle constructif se remarque surtout dans la jeunesse. M. de Traz a visité longuement les milieux universitaires, il s'est mêlé aux étudiants, les a fait causer et a recueilli avec soin leurs impressions. Il a été frappé de l'élan unanime de leurs réponses. Il en a retiré la persuasion que la grande majorite des étudiants est nationaliste, et qu'ils croient avec ferveur en une grande Pologne, appelée à une magnifique destinée. Ils sont bien loin de vouloir rétrocéder la moindre parcelle de leur territoire reconquis ; ils reprochent au contraire au traité de Versailles de ne leur avoir pas rendu leurs frontières historiques. Ils répètent volontiers : « Nous ne sommes pas une nation de seconde zone, à mettre en tutelle et propre à faire les frais de certaines réconciliations. Nous comptons 32 millions d'habitants, qui augmentent de 500.000 individus par an. Nous avons de la viande, du bois, du sucre, du pétrole, du charbon. Notre peuple est laborieux, résolu, endurant. La Pologne a été autrefois une des principales puissances de l'Europe, elle peut le redevenir. »

Ce qui a frappé notre observateur, c'est l'insistance avec laquelle les étudiants lui ont parlé de questions religieuses.

« Cette génération, écrit-il, — et je l'ai constaté ailleurs en Europe, — emploie, dans la conversation courante, les mots de « grâce » ou de « prière » ; là, où il y a vingt ans on aurait parlé de « problèmes intellectuels et moraux », on dit carrément « problèmes spirituels ». Le goût de la théologie est curieusement répandu dans cette jeunesse.

— « Nous sommes presque tous croyants, » lui dit un étudiant. « Et je vais vous en citer une preuve assez nette. En 1930, il y avait, à Varsovie, 3.000 étudiants qui communiaient. En 1931, il y en avait 6.000, en 1932, 10.000. Nous donnons beaucoup de notre temps à des œuvres. Ne voyez pas seulement là des pratiques, un conformisme bien pensant. C'est avec une entière sincérité que nous cherchons notre salut, notre perfectionnement intérieur. L'idée de sainteté nous préoccupe.

— D'ailleurs, reprit un autre, si nous visitons au nom de la charité des malades et des pauvres, nous poursuivons également, au nom de la patrie, une œuvre d'éducation nationale. Tout cela est organisé. Par exemple, chaque étudiant est tenu de fournir une instruction civique à cinq jeunes ouvriers ou paysans : il les réunit régulièrement chez lui, il leur donne des leçons, il leur explique nos devoirs vis-à-vis du pays, il les suit dans l'existence et les aide dans la mesure de ses moyens. »

On avouera que c'est là de l' « action catholique » telle que la demande si instamment le Souverain Pontife, et au premier chef. Qu'y a-t-il de plus émouvant que cet apostolat des jeunes étudiants catholiques auprès des humbles ? Et comme il serait désirable de trouver cela partout !

Et voici maintenant une indication significative sur le plus délicat des chapitres, dès qu'il s'agit de la jeunesse universitaire ou de la jeunesse tout court :

— « Nous sommes chevaleresques avec les femmes. Nous avons conservé l'idée médiévale que la femme est un être plus raffiné que nous, plus mystique aussi, et qu'il ne faut l'aborder qu'avec la plus extrême courtoisie. Quand nous allons à l'étranger, nous sommes choqués du ton qui règne entre les sexes : désinvolture brutale des hommes, vulgarité et facilité de leurs compagnes. La promiscuité, la veule camaraderie, l'absence de respect et de secret nous répugnent. Un dicton de chez nous assure que « la Polonaise est une reine ».

— Qui se plaint quelquefois de l'être, murmura un de mes voisins.

— N'empêche, reprit un autre, que deux de mes amis se sont battus en duel, parce qu'on avait tenu devant eux des propos déplaisants sur des femmes. »

Mais que pensent les Polonais de ce qui se passe en Russie ?

— « Soyez bien persuadés que nous ne donnons pas, comme tant d'étudiants occidentaux, dans le snobisme soviétique. Il y a quelques mois, nous avons polémiqué avec des étudiants de Vilno, qui préconisent un communisme catholique, et une séparation de l'Eglise catholique et du capitalisme. Eh bien ! malgré leurs idées, qui nous paraissent absurdes, ils haïssent les bolchévistes. Nous sommes trop voisins des Russes, pour ignorer que leur régime constitue une régression barbare. De loin, ils paraissent organisés, et c'est même la tyrannie de leur collectivisme qui frappe les esprits. En réalité, le Russe est un individualiste congénital, amorphe, qui a toujours dû être régenté parce que, de lui-même, il n'éprouve aucun besoin de permanence et de cohésion. Pas de sentiment de famille : il divorce fréquemment et à chacune de ses femmes il fait des enfants qu'il abandonne derrière lui. Et il n'a pas le sentiment de la patrie. Sa terre est trop vaste. Privé de vertu sociale, il veut vivre pour lui-même, éprouver le plus d'émotions possibles, même douloureuses. C'est un passif, un masochiste. L'instabilité est pour lui la condition d'un renouvellement perpétuel : on le quitte un instant et quand on le retrouve, il a déjà changé. De telles conditions sont contraires à la civilisation qui exige de la durée, de la constance. Tout l'Occident repose sur la fidélité, fidélité à soi-même, à son Dieu, à sa tradition. Nous, Polonais, nous sommes fidèles. L'exemple russe nous laisse indifférents ou nous fait horreur... »

Cet entretien avait lieu avant la conclusion du pacte polono-soviétique. La plupart des étudiants, peu au courant des combinaisons plus ou moins savantes de la diplomatie, ne pouvaient comprendre la reprise des relations régulières avec les Soviets. Il est sûr que ces relations peuvent être beaucoup plus décevantes que ne le furent celles qui liaient la France au tsarisme. Mais ceci est une autre affaire.

Notons seulement cette réflexion d'un étudiant qui, sur un ton vibrant et approuvé par tous ses camarades, déclara à M. de Traz :

« Prenez garde, et répétez-le à votre retour, que la Pologne considère comme sa mission historique d'être le défenseur de l'Occident. Elle s'est battue pour lui pendant des siècles. Elle l'a sauvé à plusieurs reprises, et hier encore, en 1920. Mais elle se demande maintenant, avec inquiétude, si l'Occident ne renoue pas, par-dessus elle, avec le barbare, s'il ne l'installe pas à son propre foyer. La Pologne, brave sentinelle, est surprise, déçue : est-ce que ses compagnons d'armes entretiennent des intelligences avec l'ennemi ?. Va-t-on la relever de sa faction, la dispenser de sa mission héréditaire ?... Alors la Pologne, qui craint d'être dupe, se tourne vers l'Occident et lui demande : « Qui êtes-vous vraiment et que voulez-vous devenir, ô peuples divisés ? Croyez-vous encore en vous, ô vous en qui j'ai cru ? »

Il y a lieu pourtant d'introduire quelques réserves dans ce portrait idéal de l'âme polonaise actuelle. Il n'est pas possible d'enfermer un peuple entier, — et peut-être pas même un seul être humain, — dans une formule unique et absolue. Quelqu'un de très intelligent a fait à M. de Traz cet aveu intéressant :

« Sans doute nous sommes des enthousiastes. Mais l'exaltation, dans notre race, a des retours. Un Slave catholique et latinisé éprouve, de ce fait même, un sourd malaise : un désaxement. Il nous arrive souvent de désirer autre chose que ce que nous possédons et que nous sommes heureux, notez-le, de posséder. C'est peut-être cette nostalgie latente qui fait de nous des poètes et des musiciens, au moins virtuels, et parfois aussi des buveurs et des joueurs trop réels. Nous ne guérirons jamais complètement de notre idéalisme. L'idéalisme, quelle provocation à la revanche de son contraire ! Ce qui nous empêche d'être pareils aux vrais Latins, c'est notre insuffisance logique. Nous aimons mieux imaginer qu'analyser et déduire. Non, nous ne sommes pas des juristes. M. Poincaré nous remplit d'admiration parce que nous ne lui ressemblerons jamais. Et puis, autre différence essentielle, nous vivons au sein d'une nature trop vaste, presque infinie. Le Latin domine la nature, l'adapte à ses besoins, la civilise, et aussi la ravale. Le Polonais se perd en elle. Sans doute nous sommes sociables, très familiaux, — nous cousinons à un degré invraisemblable, — mais l'appel de la forêt, l'attirance de la solitude seront toujours les plus forts.

Nous constituons une nation de paysans et de chasseurs. La terre nous tient. Chez nous, on voit des hommes qui mènent à la ville d'honorables carrières de fonctionnaires ou d'industriels, tout à coup n'en plus pouvoir, abandonner le bureau, leur avancement assuré, leur retraite promise, pour retourner vivre au loin, là-bas, dans le fond d'une campagne perdue. »

Ces réflexions nous donnent nettement l'idée d'une race rêveuse, recueillie, méditative, sujette à des alternatives d'exaltation religieuse et de frénésie sinon sensuelle, du moins sensible, à des élans généreux et à des dépressions navrantes, une race en un mot qui tient de son fond slave quelque chose d'irréductible à la logique et à l'activité occidentales, mais que sa religion tient pourtant et inspire de la façon la plus noble et la plus élevée.

Ce sont les Slaves qui ont peut-être le plus besoin de la religion catholique, dans laquelle ils puisent cette « latinité » qui leur manque si cruellement. La religion orthodoxe n'avait pas la vertu d'infuser aux Slaves de Russie cette force d'activité et de travail, de charité et de justice, de discipline et de volonté dont ils avaient besoin. Et puis, il y a peut-être autre chose dans le cas « russe ». On peut se demander si les peuples ne sont pas sujets, comme les individus, à de véritables *crises de folie,* au cours desquelles ils renient tout leur passé, toutes leurs aspirations antérieures, et laissent apparaître justement ce qu'ils refoulaient soigneusement depuis les jours lointains de leur enfance. Le Polonais que nous venons d'entendre fait remarquer que l'idéalisme est souvent « *une provocation à la revanche de son contraire* ». C'est là une réflexion profonde et dont nous avons tous constaté l'application. Le jeune homme bien élevé dans un collège chrétien a parfois une sorte de furie d'indépendance et de sensualité, dès qu'il échappe à une contrainte qu'il acceptait pourtant avec joie et reconnaissance. Des personnes qui ont été pieuses dans leur jeunesse en viennent à être les plus acharnées contre la religion, quand une fois elles l'ont trahie. Mais c'est surtout dans la folie que l'on remarque ces « renversements psychologiques ». Un homme, une femme qui étaient sobres, propres, dévoués, travailleurs, deviennent goinfres, sales, égoïstes, paresseux dans la folie ou en tombant dans l'enfance. Ce sont les parties refoulées de l'être qui apparaissent alors au premier plan. Le matérialisme furieux des bolchévistes russes n'est que l'envers de leur idéalisme rêveur d'autrefois. Mais ce renversement est généralement un signe de débilité mentale, une sorte de folie. Et c'est ce qui nous fait conclure que la Russie est actuellement en pleine démence collective.

VI

En terminant cette Causerie, nous voudrions répondre sommairement à quelques-uns de nos lecteurs qui nous ont demandé ce qu'il faut penser de la thèse soutenue par M. Jacoby en deux articles du *Mercure de France* (15 octobre et 1er nov.), qui ont fait du bruit l'an dernier, sur Jeanne d'Arc.

M. Jacoby soutient que Jeanne d'Arc n'était nullement la fille de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée, mais une bâtarde d'Orléans, et probablement une fille adultérine de la reine Isabeau de Bavière, femme de Charles VI. Elle aurait donc été la propre sœur du roi Charles VII, mais une sœur de la main gauche, une fille de ce duc Louis d'Orléans qui fut assassiné par Jean sans Peur, duc de Bourgogne.

La thèse est défendue avec une certaine adresse, cela est incontestable. Mais elle n'a pu tromper que des lecteurs inattentifs ou peu au courant des textes. Quelques journaux et revues l'ont accueillie en termes qui semblaient lui attacher une certaine valeur. Cependant le *Temps,* qui lui a consacré deux articles, a raillé avec dédain l'assurance de son auteur et rétorqué ses principaux arguments. La plupart des organes catholiques n'ont traité cette fantaisie historique que par le silence et le mépris. Nous n'en aurions point parlé, si on ne nous l'avait demandé.

Le P. Doncœur a opposé aux allégations de M. Jacoby les hautes affirmations suivantes :

« La thèse du *Mercure* heurte de front une masse compacte de textes authentiques, formels et indiscutables ;

« Elle inculpe gratuitement Jeanne, et plusieurs témoins, de mensonge parjure ;

« Elle ne repose sur aucune preuve, mais elle accumule les sophismes, les erreurs et les invraisemblances. »

Après quoi, le R. P. consacrait quelques pages des *Etudes* (nº du 5 déc. 1932) à démontrer ce qu'il venait d'énoncer.

Mais nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur dire ce que l'on a pensé à l'étranger de la thèse de M. Jacoby. L'excellente revue américaine *Commonweal* (25 janvier 1933) a donné un article de M. H. A. Jules-Bois, — un nom français, — intitulé « *The* « SECRET » *of Joan of Arc* ».

M. Jules-Bois commence par rappeler qu'il y avait bien en fait un « Secret » de Jeanne d'Arc et que ce « Secret » joua un rôle considérable à l'époque de Jeanne, et notamment dans l'histoire étrange de l'aventurière Jeanne des Armoises.

On nous a aussi questionné sur ce personnage et nous saisissons la circonstance pour en parler brièvement. Jeanne des Armoises était une jeune fille d'origine inconnue qui jouissait d'une ressemblance extraordinaire avec Jeanne d'Arc. Profitant de ce détail, elle réussit à se faire passer pour l'illustre Pucelle, de 1436 à 1441. Elle racontait comment elle avait pu échapper aux flammes du bûcher. Elle montrait comme la Pucelle un goût prononcé pour les armes et réussit à prendre d'assaut Honfleur. Elle eut des partisans et fit des dupes, même parmi les personnes qui avaient connu la Pucelle assez intimement. Elle trompa notamment la bonne duchesse de Luxembourg, Ulrich de Wurtemberg, et, assure-t-on, jusqu'aux frères de Jeanne d'Arc, qui la reconnurent pour leur sœur. La ville d'Orléans lui fit un accueil triomphal. Elle épousa un noble lorrain, Robert des Armoises, et c'est de là qu'elle tire son nom dans l'histoire. Mais une vie régulière ne pouvait convenir longtemps à son tempérament agité. Elle s'enfuit en Italie avec un clerc et s'enrôla au service du pape Eugène IV. Puis elle revint en France, où elle essaya de reprendre la mystification qui lui avait réussi, en se donnant de nouveau comme Jeanne d'Arc. Elle fut reçue en cette qualité dans le Poitou, puis sommée par le Parlement et par l'Université à comparaître, mais elle réussit à échapper à toute enquête. Cependant le roi l'ayant fait venir auprès de lui, il employa un moyen infaillible pour la dévoiler : il l'interrogea sur le « Secret » de Jeanne d'Arc. Pressée de questions, elle dut reconnaître qu'elle avait assumé un faux personnage, qu'elle avait mystifié la France et le monde, et qu'elle n'était pas Jeanne d'Arc. Elle ne fut pas inquiétée, du reste, et continua à guerroyer. Finalement, pourtant, elle fut condamnée au bannissement, dont le roi René lui fit grâce, en 1457.

La seule chose à conserver de cette remarquable supercherie, c'est que Jeanne des Armoises dut confesser publiquement qu'elle n'était pas Jeanne d'Arc, et que le moyen employé pour la contraindre à cet aveu, ce fut le « Secret » de Jeanne.

Déjà ici, nous trouvons un bon élément de réfutation pour la thèse de M. Jacoby. Il suppose en effet que le « Secret » de Jeanne fut tout simplement celui de sa naissance, qu'elle se fit reconnaître par le roi Charles VII comme étant du « sang de France, » qu'on lui donna des armoiries qui affirmaient cette noble origine, en barrant l'écu de France d'une épée, qui, au dire de M. Jacoby, aurait la valeur de la barre de bâtardise. Or, si ce « Secret » de Jeanne fut ainsi divulgué, si, comme le suppose l'auteur que nous critiquons, il fut bientôt connu de tous, comment Jeanne des Armoises, qui avait assez bien étudié son personnage pour tromper tous ses contemporains, y compris les frères de Jeanne, aurait-elle pu achopper sur cette seule question du « Secret » et être dévoilée par ce seul procédé ?

Disons donc tout de suite, avec M. Jules-Bois, que M. Jacoby, un nouveau-venu en histoire, a beau chercher à étonner les professionnels par ses interprétations bizarres de faits et de textes archiconnus, il ne saurait leur faire prendre le change sur la valeur de ses exégèses, ni les empêcher d'être incrédules en face de pareilles fantaisies.

M. Jacoby croit que ce ne sont pas les révélations de Jeanne qui lui ont obtenu la faveur du roi, que ce n'est point par une formation miraculeuse qu'elle est devenue chef de guerre, mais tout simplement en vertu de sa naissance ! Ainsi l'hérédité qui ne conférait point à Charles VII ni à ses plus proches parents de la famille royale une immunité contre la défaite, aurait joué seulement en faveur de Jeanne. Il lui aurait suffi d'être la fille d'un duc léger et d'une reine étrangère, de mœurs indignes, pour avoir dans le sang l'art de la politique et de la guerre ! Inutile de faire appel au surnaturel, l'atavisme expliquerait tout, comme s'il était courant que les jeunes princesses sachent monter à cheval, diriger des soldats, vaincre des généraux expérimentés, prendre des villes bien défendues ou remporter des victoires sur le champ de bataille !

Mais cessons d'ironiser. Voyons de plus près les arguments principaux de M. Jacoby. Ce ne sont que des coïncidences, des conjectures, ce que les Américains appellent « *guesses.* » Il pose d'abord en principe que si Jeanne était née en 1411 ou 1412, suivant la date admise communément, elle aurait été beaucoup trop jeune pour accomplir des exploits aussi extraordinaires et pour s'être montrée si sage. Il est résolu à éliminer de cette existence tout ce que l'on peut y trouver de surnaturel ; il veut nous donner une Jeanne plus compréhensible, nous n'accepterons donc pas qu'elle soit morte sur le bûcher à 19 ans ! Il faut remonter à une date antérieure, jusqu'à 1407. Jeanne d'Arc serait morte à 24 ans. Elle aurait accompli ses exploits à un âge plus vraisemblable. — Vous direz peut-être que le bénéfice de ce déplacement de date est bien mince, qu'une jeune fille bien née est aussi capable de faire à 18 ans ce qu'elle a pu accomplir à 23 ; mais vous ne voyez donc pas que ce déplacement de la naissance de Jeanne d'Arc a surtout pour but, dans la thèse de Jacoby, de la faire naître avant la mort tragique de celui que l'on entend lui donner pour père. Or, le duc Louis

d'Orléans, frère de Charles VI, fut assassiné le 27 novembre 1407, au moment où il sortait du palais Barbette, habité par la reine Isabeau.

Notons donc au passif de la thèse Jacoby qu'elle est obligée de commencer par faire subir un recul de 5 ans à la date de la naissance de la Pucelle.

Cette thèse croit pourtant qu'une fois ce recul admis, tout devient aisé. Isabeau eut en effet, en 1407, une fille appelée Jeanne, mais qui mourut le même jour. Et c'est ici que se greffe la thèse Jacoby. Il postule que cette mort de la petite Jeanne fut supposée, qu'en réalité l'enfant fut emportée loin de la capitale, jusqu'à Domremy, et confiée à de bons paysans, les d'Arc, qui l'élevèrent comme leur fille. — Tout cela ressemble à un roman caractérisé. Mais à supposer même qu'il y ait dans ces conjectures la moindre trace de vraisemblance, l'histoire doit exiger des preuves. Or, ici il n'y en a aucune, si ce n'est de nouvelles conjectures, à savoir, que Jeanne aurait plus tard appris le « Secret » de sa naissance par le fidèle chevalier qui l'avait apportée à Domremy, et qu'on lui aurait mis en tête qu'une fois réadmise dans la famille royale, elle regarderait comme un jeu de chasser les Anglais de France et de faire couronner son frère, le roi, à Reims !

Ce sont les chevaliers mêmes que l'on voit à Vaucouleurs, autour d'elle, qui ont appris à Jeanne son « Secret ». Elle ignorait tout de ses origines ; il n'y avait pas eu de « Voix » pour l'en informer. Bertrand de Poulengy fut ici l'inspirateur de Jeanne bien plus que S. Michel ou sainte Catherine.

Une fois informée qu'elle était une *d'Orléans,* Jeanne dut croire tout naturellement qu'elle était appelée à sauver la ville d'Orléans assiégée par les Anglais. Charles VII n'eut aucune peine à l'écouter ni à lui confier une armée, dès qu'il sut à qui il avait affaire. On comprend aussi qu'il se soit empressé de l'anoblir et de lui donner les *lys* de la maison de France, à laquelle il savait qu'elle appartenait d'une façon si étroite, bien qu'irrégulière. On s'explique mieux encore son aisance à la cour, son autorité sur les grands, sa courtoisie native. Le « sang royal » explique tout à lui seul ! C'est bien le cas de dire : « Chassez le naturel, il revient au galop. » Le cas de Jeanne d'Arc se simplifie à l'extrême. Du moment que l'on est en présence d'une princesse, et non d'une fille de paysan, M. Jacoby croit que tout devient naturel. Et c'est justement cette assurance qui est déconcertante. A quoi bon accumuler tant d'invraisemblances, pour aboutir à cette explication dérisoire : du moment que Jeanne était fille d'un duc et d'une reine, la délivrance d'Orléans, la victoire de Patay, la prise des villes de la Loire, la marche sur Reims, tout se comprend comme le triomphe aisé d'une princesse à qui, tout le monde le sait, personne ni rien ne peut résister ! Il est probable que M. Jacoby expliquerait de la même façon les hautes et sublimes vertus de Jeanne, son héroïsme devant ses juges, son courage surhumain en face de la mort. On est princesse ou on ne l'est pas, mais ce qui serait extraordinaire chez une paysanne est naturel chez une princesse ! Il n'y avait vraiment pas de quoi canoniser une personne qui portait dans son sang même et dans le mystère maintenant dévoilé de ses origines le germe de toutes ses vertus et le gage de tous ses triomphes !

« Cauchon lui-même, remarque M. Jules-Bois, doit tressaillir dans son tombeau ! » — « Mais, ajoute-t-il aussitôt, il y a d'innombrables *mais.* »

Premièrement, comment le transport du petit enfant né en 1407 de la reine Isabeau, aurait-il pu se faire dans le village de Domremy, sans attirer l'attention ? Tout le monde se connaît, tout le monde se surveille au village. Isabelle Romée pouvait-elle dire qu'elle avait accouché sans avoir été enceinte ? Etant donné la distance et les difficultés de la route à cette époque, on doit supposer un certain temps entre la naissance de Jeanne à Paris et son arrivée à Domremy. Isabelle Romée aurait donc accusé la naissance subite sans grossesse préalable, d'un enfant âgé de plusieurs jours ! Qui espérait-elle tromper ? Jeanne fut baptisée à Domremy. Elle eut plusieurs parrains et marraines, dont les noms sont donnés dans les procès-verbaux de Rouen. Le prêtre qui la baptisa se nommait Jean Mignet, il vivait encore lors de la condamnation de Jeanne. Elle déclara elle-même qu'elle avait 19 ans au moment du procès (et non 23 comme les lui prête M. Jacoby). Elle affirma catégoriquement que son père était Jacques d'Arc et sa mère Isabelle Romée. Elle dit tout cela après s'être agenouillée devant le Missel et avoir juré de dire la vérité. Comme l'a fort bien remarqué Mark Twain, c'est la seule histoire d'une vie humaine qui vient à nous sous la foi du serment ! Si M. Jacoby avait raison, Jeanne serait parjure !

On ne ment que par intérêt ! Si Jeanne avait dit la vérité à ses juges, elle était sûre d'échapper au bûcher. On ne brûlait pas les princesses à cette époque ; on l'aurait gardée prisonnière, comme le poète Charles d'Orléans, son demi-frère, mais on ne l'aurait pas brûlée ! Or, Jeanne affirme qu'elle a tout fait par ses « Voix ». Elle n'aurait, dans l'hypothèse Jacoby, qu'un mot à dire pour esquiver l'horrible supplice, à expliquer que ses « Voix » c'était la révélation faite par Bertrand de Poulengy ou quelque autre chevalier de ce genre, sur sa véritable origine. Au lieu de cela, elle affirme que seul le ciel l'a guidée, que ses « Voix » seules justifient toute sa carrière. Elle dresse contre les Anglais le verdict du ciel même. Elle affronte donc la mort ! Et cela serait un mensonge ! C'est comme si l'on accusait le Christ d'avoir menti sciemment en se donnant à Caïphe et au Sanhédrin pour le « Fils du Dieu béni » et d'avoir accepté, pour un tel mensonge, l'effrayant supplice de la croix ! N'oubliez pas que si Jeanne était une d'Orléans, elle était cousine du roi d'Angleterre lui-même ! Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'en faisant une telle révélation, non seule-